



**DIDIER CASTINO**

Rue Monsieur-le-Prince



LIANA LEVI

Didier Castino

# Rue Monsieur-le-Prince



Liana Levi



Jeunes gens le temps est devant vous comme un appétit précoce  
Et l'on ne sait plus que choisir tant on se promet du festin  
Et la nappe est si parfaitement blanche qu'on a peur du vin  
Et de l'atroce champ de bataille après le repas de noces

Louis Aragon, *La Beauté du diable*

Essayez de regarder. Essayez pour voir.

Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra*



## PREMIÈRE PARTIE



Quelle idée de courir. Je n'ai jamais couru de ma vie, ce n'est pas aujourd'hui, à bientôt cinquante ans, que je vais commencer. Courir pour quoi? Le bien-être que procure la course, ses vertus, l'endomorphine qu'elle libérerait, l'hormone du plaisir pour le coureur, je n'y crois pas. L'hormone du bonheur, encore moins, mais pour qui nous prend-on? La course pour moi n'est pas un plaisir, elle fait mal, elle tue. Il n'y a qu'à voir la tête de ceux qui courent sur le bord des routes, dans les parcs, dans la neige, dans la nuit. Ils ne rigolent pas, ça non, ils souffrent atrocement, le masque imprimé sur leur visage en nage, on ne peut pas appeler ça du plaisir. Moi, quand je cours, je suis sur le point de tomber, de m'écrouler, j'ai mal. J'attends que ça s'arrête. Quand on court, on n'a pas le choix. L'Histoire ne dit pas autre chose.

Au collègue déjà, les séances d'endurance, impossible d'y échapper. J'y pensais toute la journée, je savais qu'arriverait le moment où il faudrait y aller. EPS de quinze à dix-sept, le lundi, juste après la récré, juste après le week-end. Je savais en me levant qu'il y aurait l'épreuve de la course. Y penser à l'avance, s'épuiser à l'avance. Que faire pour m'y soustraire, dire que j'étais malade, ne pas me lever?

Monsieur Macaux, le ventre bedonnant, le sifflet vissé à la bouche, nous imposait cinq tours de terrain pour

s'échauffer, se mettre en jambes, les garçons, c'est rien du tout, allez c'est parti, pffffuit, pffffuit, pffffuit, on ne traîne pas, pffffuit. Mais fais-le toi, cours, cours avec nous puisque c'est facile. J'en venais à le haïr, à lui souhaiter là, sur-le-champ, l'imprévu, la crise cardiaque, l'accident qui me libérerait du cours d'EPS, même un seul jour, même une fin de séance, ce serait toujours ça de pris. Je guettais la seconde où il tournerait la tête pour couper dans la largeur, afin de gagner une demi-longueur par tour, tout risquer pour ne faire que la moitié de la distance exigée. Tricher pour ne pas courir, peu importe que ce fût au vu et au su des autres camarades qui ne disaient rien et remplissaient le contrat. Peu importe d'apparaître à leurs yeux comme un minable, un sans-couilles, une femmellette. Courir? Jamais.

Et que Victor ne vienne pas me faire la leçon avec la course. Qu'il continue à courir s'il en a envie. Ce n'est pas parce qu'on est frères qu'on doit être identiques. D'ailleurs, on ne l'était pas. Ça sautait aux yeux. Dix centimètres de plus que moi, il aimait l'effort physique et il avait les yeux bleus. Il était musclé. Tout ce que je n'étais pas. Et il courait. Il a toujours couru. En club. Et pour compliquer le tout, parce que rien n'est simple avec lui, il avait choisi le marathon. Je ne comprends toujours pas. Plus de trois heures et demie à courir sans s'arrêter. Passer plus de temps à courir qu'à marcher sur une durée aussi longue, renverser l'ordre des choses. Toute cette souffrance. C'est lui qui m'a raconté plus tard cette histoire d'hormone du bonheur, il a des certitudes comme ça, mon frère...

Souvent j'étais là quand il franchissait la ligne d'arrivée, il fallait voir dans quel état. Ne se portait plus, s'écroulait pour respirer, trempé. Il me faisait peur. Plusieurs fois je l'ai vu s'effondrer sans rien pouvoir faire. On ne savait pas

ce qui se passait dans la course, on ne pouvait pas contrôler que tout allait bien, on ne voyait que la transformation sur lui, le saccage. On ne le retrouvait plus. Et je me disais que surgissait peut-être un moment dans le marathon où quelqu'un se rapprochait de lui pour le blesser, détraquer ses foulées, son souffle, tout son organisme. Qui faisait ça? Je n'en savais rien, c'était confus. Je pensais – mais peut-être est-ce seulement aujourd'hui que je le pense –, je pensais à ceux qui l'avaient fait dans le passé, ceux qui étaient morts dans leur course, ceux qu'on avait obligés à courir, à s'enfuir pour échapper à la mort, ceux qui n'en pouvaient plus de courir. Où est-elle l'hormone? L'hormone du plaisir chez le coureur? J'ai vu mon frère dans un sale état, lui disait qu'il récupérait...

Quand Malik Oussekine est mort, j'avais dix-neuf ans, il y a plus de trente ans. J'imaginai que sa course changerait bien des choses. Bêtement je me disais qu'elle serait historique, qu'elle marquerait les esprits. J'avais en tête ce que Victor m'avait raconté sur Abebe Bikila, son idole, un marathonien éthiopien qui courait pieds nus – non mais il fallait le vouloir, je pensais, pourquoi s'imposer une difficulté supplémentaire, et pourquoi pas nu non plus, pourquoi pas avec un sac à dos rempli de plomb? Victor aimait me raconter la course historique de Bikila à Rome où il avait battu le record du monde, devenant par là même le premier Africain médaillé d'or à des Jeux olympiques, pieds nus, tu te rends compte, il répétait, et en plus il avait remplacé un coureur qui s'était blessé, il n'aurait pas dû courir... En 1986, je pensais que Malik Oussekine non plus n'aurait pas dû courir et que, comme Abebe Bikila, surprenant tout le monde, il *entrerait dans l'Histoire*, ni plus ni moins, je n'avais pas peur des mots. Aujourd'hui rien n'a changé. Ceux de ma génération se

rappellent le nom de Malik Oussekinge, mais ce sont toujours les mêmes qui courent, les mêmes qu'on poursuit, on finit par le comprendre... Lui aussi a couru, s'est écroulé, mais il n'a pas choisi. Je me dis qu'aujourd'hui les mêmes coups pourraient être portés à nouveau. Ils le sont d'une manière ou d'une autre, sans soulever l'indignation. À la surface tout se déploie joliment, mais les racines du mal ont creusé la terre, se sont étendues en profondeur.

Très tôt, je répétais que je n'avais pas d'histoire, que je ne faisais pas partie de l'Histoire, je le pense encore aujourd'hui. L'impression d'être né quand tout a déjà eu lieu. Ne pas avoir à choisir, il n'y avait rien à choisir, pas de longues soirées à fumer et à s'affronter, se préparer à des interventions secrètes, pas d'institutions à bloquer, de Bastille à prendre. Non, vraiment, quand j'y réfléchis, il n'y a rien. Né après la guerre, après la Résistance, après la Libération. Même 81, je l'ai raté.

Évidemment je me souviens de l'effervescence à la maison, l'affiche de Mitterrand sur le mur du salon au-dessus du canapé, je trouvais, moi, que *force* et *tranquille* n'allaient pas ensemble, mais je ne disais rien devant l'enthousiasme des parents qui usaient du slogan en toutes circonstances, en particulier pour saluer l'abnégation de mon frère dans ses courses. *La force tranquille* était la condition *sine qua non* pour réussir dans le marathon et Victor, à leurs yeux, l'incarnait parfaitement. Au-delà même du sport, il était devenu *La force tranquille* de la famille. Victor c'est simple, disait mon père, c'est *La force tranquille*, pas comme Hervé, lui ce serait plutôt *Coluche* ou rien. Mon frère avait ainsi droit au slogan noble de la campagne et moi à celui du rigolo qui emmerde les plus grands. J'étais vexé de la formule que j'étais devenu, je n'en disais rien, mais

pourquoi ça tombait sur moi? Je savais que mes parents avaient redouté puis s'étaient indignés de la candidature de Coluche, sa progression dans les intentions de vote, j'avais bien vu aussi leur soulagement quand, pour finir, il avait renoncé à se présenter, et j'en serais moi, le dernier-né, la parfaite réplique, j'incarnerais ce qu'ils avaient failli subir pendant que l'autre, le Bikila de la famille, serait proclamé seul dépositaire de *La force tranquille*? C'était trop fort!

Quoi d'autre en 81? Mon père.

Comme il était directeur d'école, on était *logés*. Je le revois attendre la tombée de la nuit pour prononcer sa phrase fatidique, allez, *je vais supprimer Giscard*, et sur les panneaux d'affichage municipaux disposés près du parking, à droite de l'entrée, il recouvrait les affiches du malheur avec celles de Mitterrand qu'il avait récupérées à la section du PS.

Ma mère sortait sur le pas de la porte pour faire le guet, le prévenir au cas où. Elle le pressait d'achever, ça allait mal finir cette histoire, il ne devait pas oublier qu'on était *logés*, les gens finiraient vite par comprendre que c'était lui, allez rentre maintenant, il est tard, tu l'as déjà recouvert deux fois Giscard, ne tente pas le diable. Et lui de répondre en chuchotant mais avec conviction qu'il ne rentrerait que quand le boulot serait fait et bien fait, inutile d'insister.

Son intervention était bien rodée. Armé d'un cutter – qui me semblait démesuré et dont le bruit quand il tranchait le papier me glaçait –, il entamait la gueule de Giscard, tiens, prends ça, retirait l'affiche, l'abandonnait par terre et Mitterrand apparaissait.

Ce manège nocturne se reproduisait dès que mon père s'était aperçu dans la journée que Mitterrand, à son tour,

avait été supprimé. Parfois il surveillait, attendait l'arrivée des Giscardiens, leur laissait faire le travail et ressortait hilare juste après, mais qu'ils sont cons, qu'ils sont cons. Son bonheur était de se dire que les ennemis lui facilitaient la tâche, il lui suffisait de tirer l'angle droit de l'affiche et elle glissait lentement, sans bruit, le geste fluide, le seul bémol à toute cette félicité étant de ne pas avoir eu à entamer au cutter la gueule du Président. Ma chambre donnait sur le parking, j'étais aux premières loges. Discrètement j'ouvrais la fenêtre, la fraîcheur du printemps me caressait, je n'entendais que la rumeur lointaine de l'autoroute, des aboiements et plus distinctement mon père à l'œuvre. Je le regardais à travers les claires-voies, c'était ça pour moi être militant, intervenir à la nuit tombée, prendre des risques et rentrer avec la fierté du devoir accompli, ce que faisait mon père était héroïque et il me faudrait réfléchir moi aussi à trouver des modes d'action tout aussi dignes.

C'est ça 81 pour moi, ça et les clins d'œil de mon père au dépouillement, dans la salle des CP de madame Rosa. Il était toujours d'astreinte pour les élections, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Je le regardais décacheter les enveloppes et vérifier le nom que prononçait à voix haute son voisin, je savais lequel il espérait, comment pouvait-il en être autrement? Et je souriais de le voir sourire, remuer sur sa chaise, me regarder, je voyais que l'avance de notre candidat se maintenait à la forme que prenait sa bouche... Et j'étais ravi des informations qu'en silence il me communiquait.

Mais ça s'arrête là, peu de chose finalement et puis tout ça est vieux maintenant, je ne l'ai pas vraiment vécu. Trop jeune pour festoyer comme mes parents et mon frère qui votait pour la première fois – il a tout eu lui, les bonnes élections, le bon slogan, moi quand j'ai voté pour

la première fois, c'était pour les cantonales, plus aucun souvenir. 81, j'en ai juste senti l'espoir, l'élan qui redresse les hommes, j'ai vu les larmes de ceux qui pensaient que tout allait changer, j'ai vu le champagne, les baisers, les roses. Et c'est tout. Le dernier événement que je rate sur le fil, pour presque rien, cinq ans. Ce n'est rien cinq ans à l'échelle de l'Histoire quand on y pense, mais on ne m'a pas attendu. Passé à côté encore une fois.

Et mon prénom... Pas d'histoire non plus. Ma mère avait beau me répéter qu'avec mon père ils avaient beaucoup réfléchi, qu'elle avait eu un élève en CM2 qui s'appelait Hervé, très vif, attachant, d'une grande gentillesse, me dire aussi qu'ils avaient été influencés par l'étymologie plus ou moins bretonne, ce n'était pas clair, la première partie du prénom renvoyant à *fer*, la seconde à *fort*, *étincelant*, *lumineux*, *ardent*, rien n'y faisait vraiment. Je crois plutôt qu'ils s'arrangeaient avec l'étymologie pour justifier leur choix. On voulait te donner des forces en te nommant ainsi, fort comme le fer, ardent comme le fer chauffé à blanc... Aujourd'hui ces explications me paraissent bien futiles, m'amuse, mais je ne supportais pas ce prénom à charge, exempt d'ambassadeur illustre que les siècles auraient reconnu. C'est sûr, mon rapport insignifiant à l'Histoire venait de là. Pour moi, ce n'était même pas un prénom, il aurait pu se résumer à deux initiales, le R et le V: Hervé. Hervé Rivière. Je m'en serais presque excusé, trop c'est trop, vous n'avez pas de goût, on dirait que vous êtes ignares, vous avez pourtant fait des études, vous êtes enseignants, vous n'auriez pas pu me donner un nom de personnage, un nom d'homme célèbre? Qui connaissez-vous qui porte mon nom? Si je vous dis Hervé très rapidement, que répondez-vous? Hervé Vilard. Merci, merci beaucoup. Et si je vous dis Victor? Forcément, vous

me dites? On est d'accord... Vous voyez la différence entre Hervé Vilard et Victor Hugo?

Un prénom, on finit toujours par l'adopter, il nous devient familier à force de l'entendre prononcer. Ça n'a jamais été mon cas. Et quand aujourd'hui encore on me demande mon nom, je réponds toujours Rivière. Monsieur Rivière. Il me reste cette réticence. Comment faire partie de l'Histoire avec ce prénom?